

aux pays du Levant

La modernité de l'Émir, écrit Mohamed Chérif Sahli, s'affirmait dans le fait qu'il appréciait hautement l'esprit critique et le défendait contre le principe de l'autorité (...). Également, il tendait à stimuler la recherche et l'effort intellectuel à un moment où la culture arabe ne vivait plus que de souvenirs... N'était-ce pas cette recherche et cet effort intellectuel qui ont fait que des philosophes d'ailleurs soient dérouterés par le comportement de l'Émir Abdelkader et n'aient pu le comprendre, quand il a défendu les chrétiens de Damas et de Beyrouth, qu'à travers le prisme déformant de la réalité et... de la vérité ? En effet, «son intervention a été mal interprétée par certains : les francs-maçons ont vu dans le sauvetage des chrétiens par Abd el-Kader une œuvre maçonnique "drapeau de la tolérance face à l'étendard du prophète", alors que pour lui c'est une action essentiellement musulmane — pratique du "horm" : protection envers des "dhimmis" dans une enceinte sacrée»⁽⁶⁾.

Cependant, Bruno Etienne maintient à coups d'arguments, sans pour autant vouloir polémiquer, qu'«Abd el-Kader avait évolué vers un cosmopolitisme musulman qui lui faisait négliger sa patrie provinciale (l'Algérie) au profit d'un Dâr al-Islâm, régénéré par l'apport occidental. Cette thèse est défendable lorsque l'on étudie la pensée de l'Émir, ses écrits de maturité et sa vie à Damas près de la tombe de son maître Ibn 'Arabî». Enfin, cela étant le point de vue d'un écrivain penseur, on peut le partager comme on ne peut le partager. En tout cas, ce que notre esprit peut partager avec cet auteur, concernant l'Émir Abdelkader, c'est que nous devons mesurer à quel point le contexte a changé depuis l'époque d'Abdelkader, dans tous les domaines, essentiellement dans les domaines politique et spirituel...

L'Émir défend les chrétiens à Damas en 1860

En effet, l'Émir, qui répétait souvent, en humaniste convaincu, le précepte marquant de notre Prophète (QSSSL) qui nous recommande de corriger le mal, s'est porté au secours des chrétiens de Damas en 1860, joignant l'acte à la parole. L'Émir devait armer un millier parmi les plus valides des jeunes Algériens pour protéger la population chrétienne de ces massacres. Ainsi, dans ce douloureux épisode qui avait comme théâtre les régions de Damas et Beyrouth, à partir du 9 juillet 1860, l'Émir, cet «ennemi des chrétiens», selon les officiers supérieurs de l'armée française, n'a pas hésité un seul instant à voler au secours de ces mêmes chrétiens qui subissaient des horreurs que leur imposaient les Druzes. Il a réussi à sauver des milliers de personnes de cette agression affreuse, barbare, qui allait exterminer tous les chrétiens vivant dans la région. Ils étaient des milliers, 12 000 disent les uns, 15 000 disent les autres, qui ont été placés sous sa protection. Les deux palais, celui de Laâmara, à côté de la Grande Mosquée des Omeyyades, en plein centre de Damas, et l'autre, celui de Doummar, surplombant Wadi Barada, étaient chargés de chrétiens qui ont trouvé refuge et hospitalité dans les demeures de celui qui a été constamment houspillé par ceux qui ne l'ont connu qu'à travers sa stratégie guerrière. En effet, ils étaient nombreux, mais peu importe. L'Émir et ses soldats, tous des Algériens, ne s'arrêtaient pas au nombre, eux qui agissaient en répondant à l'appel de Dieu, par leur combat pour la justice.

Parlons encore de cet événement qui a honoré l'Émir et ennoblit la communauté algérienne qui, sur le chemin de leurs ancêtres, les Maghrébins qui ont participé à Hattin aux côtés de Saladin, allaient marquer encore une fois l'Histoire du monde en cette fin du XIX^e siècle. Oui, parlons-en, puisque l'Émir n'a pas hésité à prendre position parce qu'il avait cette «hauteur de vue sur le problème du pluralisme des religions (...). Il la liait non seulement à sa fidélité aux préceptes de l'Islam, mais aussi à sa volonté de respecter ce qu'il appelait «les droits de l'Humanité» (hûquq al Insâniyya). Serait-ce la première utilisation en

arabe de l'expression dans son sens moderne ?»⁽⁶⁾

D'ailleurs c'était son caractère, sa culture, sa formation, plutôt son itinéraire spirituel qui lui conféraient cet état de servitude de l'amoureux de Dieu qui considérait que la «Constitution de Médine» suivie par le discours d'adieu à Arafat, «Khotbet el wadaâ», étaient les deux textes humains pour les droits humains. Et là, il répondait à M^{re} Pavy, tout modestement, pour lui expliquer son intervention au cours de ces massacres de juillet : «Votre lettre éloquente et votre brillant message me sont bien parvenus. Ce que nous avons fait de bien avec les chrétiens, nous nous devions de le faire, par fidélité à la foi musulmane et pour respecter les droits de l'Humanité. Car toutes les créatures sont la famille de Dieu et les plus aimés de Dieu sont ceux qui sont les plus utiles à sa famille.»⁽⁷⁾

De là, on comprend que l'Émir a osé... Car l'année 1860 a été une année pénible pour les chrétiens de Damas et d'autres régions de Syrie, le Liban notamment. Ainsi, accompagné d'une élite de jeunes soldats algériens, qu'il a dû armer bien avant ces événements, il entreprit cette noble action pour sauver la communauté chrétienne

qui était menacée d'extermination. Oui, l'Émir a osé ! Il s'adressait à la foule : «Mes frères, votre conduite est impie ! Qu'êtes-vous donc pour vous arroger le droit de tuer des hommes ? A quel degré d'abaissement êtes-vous descendus puisque je vois des musulmans se couvrir du sang des femmes et des enfants ?» Mais la foule vociférait devant le palais de l'Émir : «Les chrétiens ! Les chrétiens !» Elle voulait s'emparer de ce qui restait de cette communauté pour le faire passer au fil de l'épée. L'Émir debout, imperturbable, stoïque, répliquait avec son courage habituel : «Les chrétiens, tant qu'un seul de ces vaillants soldats qui m'entourent sera debout, vous ne les aurez pas, car ils sont mes hôtes !»

Pour ce qui est des versions, concernant l'origine de ces troubles, elles étaient très nombreuses. Et c'est dans les mêmes «dispositions» que l'un des petits-fils de l'Émir Abdelkader affirmait, d'après ses grands-parents, que c'était les Français qui ont arrangé cette zizanie démoniaque, qui allait embraser la région pour légitimer leur intervention dans ce Shâm qu'ils convoitaient depuis bien longtemps pour ses généreuses potentialités. Rien de mieux que de fomenteur une «fitna», un désordre public, qui mettrait face à face les deux communautés, musulmane et chrétienne.

Cependant, pour cette action humanitaire de la défense des chrétiens, il y a énormément de documents d'étrangers qui n'ont aucun mérite à se complaire dans l'éloge excessif d'un Grand, comme notre Émir, même s'il a fait plus que son devoir. Ces documents laissent entendre que le parlement hellénique avait souhaité qu'Abdelkader soit le roi de la Grèce⁽⁸⁾. Cela démontre, s'il en est besoin, la reconnaissance des États pour ses exploits et cette superbe audience dont il a bénéficiée chez tous les peuples du monde. Parce qu'il s'est passé, au cours de ce conflit, tout ce que l'Histoire nous a révélé avec des mots justes et des sentiments meurtris. Il s'est passé, ce qu'elle nous a traduit fidèlement dans une parfaite authenticité, c'est-à-dire ces événements douloureux, ces pertes considérables, ces positions honorables et ce que l'Émir Abdelkader et ses compagnons les Algériens ont pu donner, par leur courage et leur détermination, pour défendre des

innocents et révéler l'Humanité entière. Le monde n'a pas oublié ce geste et ne l'oubliera jamais...

L'Émir retarde l'expédition française en Syrie de 60 ans...

Maintenant, pourquoi vais-je «attacher» ce massacre de chrétiens à Damas et Beyrouth à d'autres événements qui se produiront juste après ? Parce que de l'avis des historiens, tout leur semble étroitement lié... Car ce fut un enchaînement de faits et de circonstances qui n'ont jamais pu être engendrés s'il n'y avait pas eu ces événements. «Le diable peut citer l'Écriture pour ses besoins», disait Shakespeare. En clair, il n'a pas suffi aux Français d'avoir agencé un plan machiavélique contre ce pays, la Syrie, qu'ils sont partis s'essayer — car justifiée, selon eux — dans une intervention musclée, à l'image des rois catholiques qui, au Moyen-Âge, ont pris comme prétexte la persécution des chrétiens à Jérusalem pour entreprendre leurs croisades. Voyons ce qui s'était passé quelques années après... L'Émir Abdelkader — et cela l'Histoire écrite par certains, en dehors des nôtres, ne le

Cette rencontre a eu ses résultats, elle a été surtout bénéfique aux Syriens, du fait que leur colonisation par les Français «a été différée» à plus tard..., et ce n'est pas du cynisme, lorsque je m'exprime ainsi. En effet, ce n'est que 60 ans après, en 1920, que le colonialisme français s'installait officiellement en Syrie qui venait d'être affranchie de l'autorité ottomane qui a duré plus de quatre siècles.

dira jamais — a rencontré un général français à Chtaura en 1860, exactement dans la localité de Qob Elias, au moment où 79 navires de guerre mouillaient dans la rade de Tripoli (dans l'actuel Liban), d'autres disent à Beyrouth⁽⁹⁾.

Ce général n'est autre que Charles-Marie Napoléon de Beaufort d'Hautpoul, un ancien aide de camp du duc d'Aumale. Il a servi en Algérie jusqu'en 1848 et gagné les grades de chef d'escadron et de lieutenant-colonel. Il était présent à la prise de la Smala. C'est dire que l'Émir le connaissait fort bien. Et c'est lui qui sera chargé du corps expéditionnaire français en Syrie. L'expédition donc contre ce pays se préparait, pas à pas, dans le cadre d'une stratégie concoctée par les grandes puissances d'alors dont les Anglais se trouvaient être les principaux propagandistes. Sa préparation ne différait pas de celle destinée à l'Algérie, qui était cependant envisagée bien avant ce funeste jour du 5 juillet 1830. C'était la pratique chez ces pays qui sont passés maîtres dans l'art de coloniser ceux sur qui ils jetaient leur dévolu. Cette rencontre a eu ses résultats, elle a été surtout bénéfique aux Syriens, du fait que leur colonisation par les Français «a été différée» à plus tard..., et ce n'est pas du cynisme, lorsque je m'exprime ainsi. En effet, ce n'est que 60 ans après, en 1920, que le colonialisme français s'installait officiellement en Syrie qui venait d'être affranchie de l'autorité ottomane qui a duré plus de quatre siècles. Selon certaines révélations que j'ai eues d'authentiques descendants de l'Émir — je dis «authentiques» car, dans ce registre, les imposteurs sont nombreux —, il paraîtrait qu'un dialogue grave, et par moments véhément, a animé l'entrevue qu'ont conduite les deux chefs de délégation. L'Émir Abdelkader a été sévère et très ferme avec les Français, lui qui était connu par son calme et sa pondération. Aujourd'hui, dans mon armée, leur disait-il, «il y a beaucoup d'Algériens qui connaissent bien l'armée française pour lui avoir infligé de très lourdes pertes sur les champs de bataille. Mais ceux-là, s'ils n'ont pu aller jusqu'à la fin de leur mission, c'est parce qu'ils n'avaient pas de moyens, comme ceux que vous possédiez. Par contre, ici dans ce pays du Machreq, les conditions leur sont réunies pour marcher au-devant de leur destin. Ainsi, si vous décidez d'une quelconque aventure

contre le Shâm, vous me trouverez devant vous en premier combattant pour défendre ce pays et vous me verrez dans l'obligation de rompre tous mes engagements avec Louis Philippe, et là, je retournerai en Algérie pour vous combattre jusqu'à ma mort.» Après cette rencontre, les Français se retrouvaient devant un dilemme. L'Émir use de son influence et défend la Syrie. Cela déplaît aux autorités de Paris, mais Napoléon Bonaparte est l'ami de l'Émir. Cette relation ne peut être cassée après tant de rapports, honnêtes et respectueux, disait-on. Que faire ? Attendre, tout simplement, parce que cela bouillonnait également dans les milieux politiques des pays du Levant qui, saturés par cette présence ottomane, voulaient s'émanciper en se soulageant de lourdes charges qui leur étaient imposées depuis très longtemps. Oui, attendre, et les Français savaient attendre. Ce «retard» important de soixante ans, ils l'ont exploité en leur faveur puisqu'ils viendront quand même. Mieux vaut tard que jamais ! La politique, apprise depuis fort longtemps au niveau des grandes puissances, devait s'appliquer dans cette partie du Moyen-Orient. La Syrie étant un pays très riche sur tous les plans et, de surcroît, stratégique sur tous les plans...

L'Émir Abdelkader et le canal de Suez

Notre Émir n'était pas homme à prendre la poudre d'escampette quand il fallait envisager des décisions utiles pour l'intérêt de tous. Il savait répondre à toute éventualité avec la prudence qui l'accompagnait dans ses décisions. Refuser des charges souveraines et aller vers ce qui lui semblait plus rentable pour le développement était une valeur persistante de son tempérament. C'est pour cela, que dans la même période pratiquement, un projet aussi marquant qu'essentiel devait retenir toute son attention. Il s'agit du Canal de Suez, un isthme que la nature n'avait pas planifié dans ses réalisations mais qu'il fallait accomplir, pour l'intérêt de la communication, des échanges et du commerce. En cherchant dans les manuels d'Histoire, en interrogeant les archives, on ne trouve pas de traces de l'Émir Abdelkader dans ce grand projet du siècle, sauf une modeste allusion, quelque part, à une improbable présence à l'occasion de son inauguration. Et pourtant, la réalité contredit tous ceux qui ont essayé de l'occulter ou, à tout le moins, de minimiser son rôle dans la réalisation de ce chef-d'œuvre du XIX^e siècle. Écoutons Bruno Etienne qui a beaucoup écrit sur l'Émir..., il disait : «Il faut rappeler enfin que la virtuosité religieuse intra et extra-mondaine d'Abdelkader allait se manifester une fois encore avec l'affaire de Suez. Peu nombreux sont ceux qui savent que, sans son appui à Ferdinand de Lesseps, le canal n'aurait jamais été percé. C'est Abdelkader, alors en retraite à Médine et à La Mecque en 1863-1864, qui convainc les autorités religieuses de la région du bénéfice que les peuples arabes tireraient de cet isthme terrestre reliant l'Orient et l'Occident. Certes, Abdelkader, qui est dans sa phase ultime d'illuminations — "Dieu m'a ravi à moi-même", écrit-il — pense aussi à la rencontre de deux spiritualités, mais il comprend l'apport technologique comme un signe de Dieu.»

Et «le 17 novembre 1869, le khédivé Ismaïl Pacha inaugure le canal en présence de toutes les têtes couronnées d'Europe : l'Émir est aux côtés de l'impératrice Eugénie et la France a mis à sa disposition un croiseur. Abdelkader, *barzakh al-barazikh*, isthme des isthmes, homme-pont, récite le verset 100 de la sourate 23 (les Croyants) : «Les gens de l'isthme sont entre l'ici-bas et l'au-delà. Derrière eux cependant il y a le monde intermédiaire jusqu'au jour où ils seront sauvés.»⁽¹⁰⁾

K. B.
(À suivre)

NOTES

1- À M^{re} Pavy, datée du mois de Moharam 1279 (10 ou 11 juillet 1862). Cette correspondance inédite, selon El Amira Badi'a El Dja-zâiri, une proche parente de l'Émir...

2- René R. Khawam est un chrétien d'Alep (Syrie). Il est traducteur de textes religieux et littéraires arabes.

3- L'expression veut dire : «Quartier des onze», et l'enfant du

terroir comprendra qu'il s'agit des 11 tavernes.

4- Kamel Bouchama, *Les combattants de la foi et de la liberté* de l'ouvrage *Algérie, terre de foi et de culture*, page 302

5- «Encyclopédie de la franc-maçonnerie, article Abd el-Kader», paru dans le hors-série n°54 (avril-mai 2004) du *Nouvel Observateur*, consacré aux *Nouveaux penseurs de l'Islam* par Bruno Etienne,

6- De la conférence de M^{re} Henri Tessier Archevêque d'Alger :

«L'Émir et les chrétiens», le 7 décembre 2004 à Lyon.

7- Lettre se trouve aux archives historiques de l'Archevêché d'Alger.

8- Dans le *Rôle de la communauté algérienne en Bilâd ec-Shâm* de Soheil El Khaldi.

9- Chtaura est la ville frontière qui sépare aujourd'hui le Liban de la Syrie.

10- Bruno Etienne : «L'Émir Abdelkader» : *Nouvel Observateur*, hors-série n°54 (avril-mai 2004).